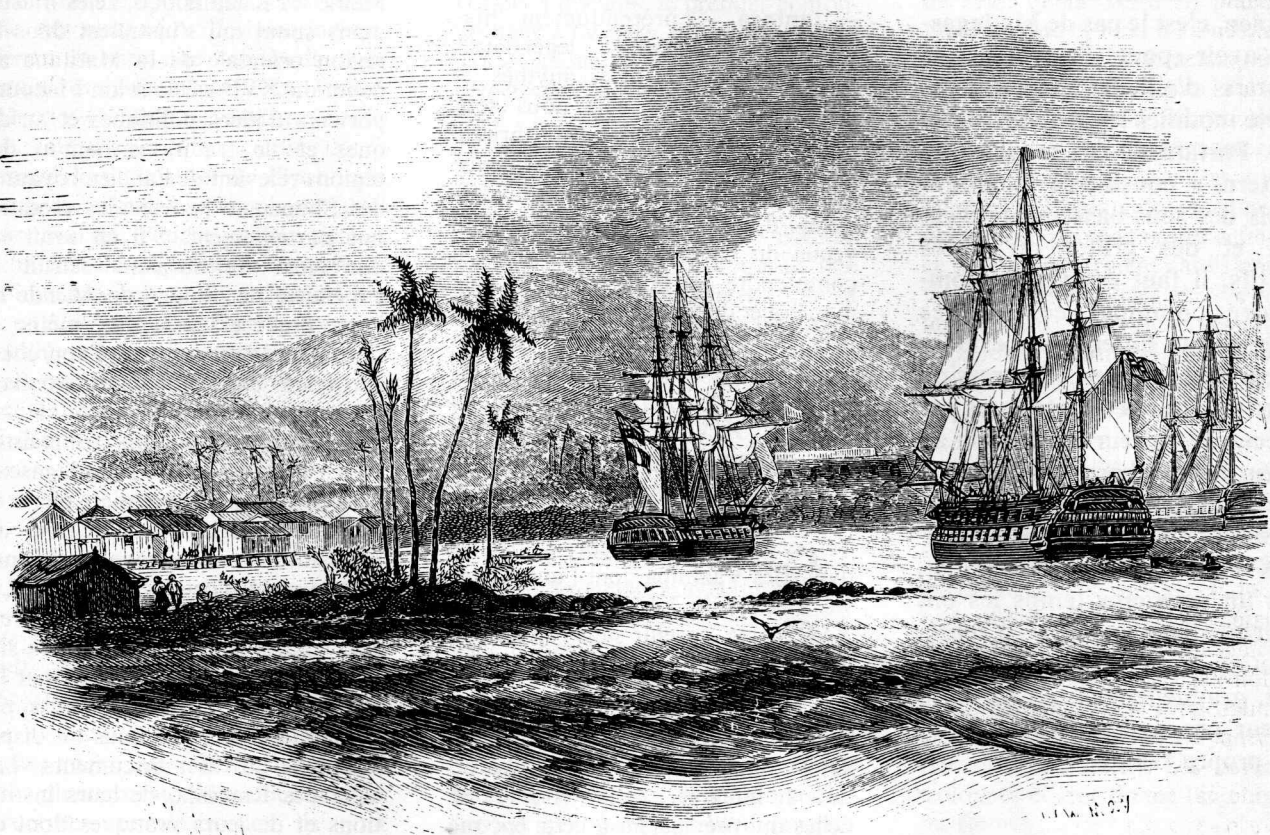




HARBOUR OF TAMATAVE.

Mythologie politique malgache des Hautes Terres

S'agissant d'emprunts, transferts ou transformations de représentations intellectuelles ou modèles culturels, je ne pense pas qu'il soit plus longtemps possible de recourir à ce que deux linguistes ont appelé « le principe de la cafeteria » (Chaudenson : 17) qui

consiste à aller chercher dans un nombre variable d'aires de civilisation, de sociétés ou de cultures, des points de comparaison et d'analogie, ceci sans se soucier de fonder la démarche sur une méthode rigoureuse. Et, faut-il ajouter pour mon propos sans

une connaissance exacte de l'histoire de l'ensemble de la région étudiée, des périodes historiques et des grands faits politiques, culturels ou sociaux qui ont déterminé les mouvements d'hommes, de biens et d'idées. Il me semble qu'il faut partir des pays étudiés

et commencer d'abord à construire pour les sociétés entières ou pour leurs systèmes de représentations religieuses, philosophiques, politiques ou autres ce que Max Weber appelait des « modèles idéaux », ces modèles pouvant fort bien, c'est le cas de Madagascar, avoir pour l'essentiel été apportés d'ailleurs, même s'ils ont été modifiés localement par la suite. Partant de ces modèles ou « patterns » considérés comme à la fois des sous-basements d'accueil et des grilles ou filtres sélectifs, il faut essayer de comprendre comment ces mêmes sociétés, aux différentes périodes de leur histoire, sous la pression de cette histoire et contraintes par la nécessité de leur adaptation au milieu, ont d'abord opéré un tri dans les idées, concepts, formes, ou motifs de toutes sortes auxquels elles ont pu accéder, et, dans un deuxième temps les ont intégrés à leur système de représentation déjà en place et ont ainsi, graduellement, en fonction de leur propre logique, construit leur propre réalité.

Synthèse malgache de matériaux d'origine indonésienne et africaine.

Je centre ma discussion sur ce que j'ai appelé « le cycle des Andriambahoaka » c'est à dire des souverains universels malgaches du milieu de la Terre, titre approprié puisqu'il s'agit effectivement du Centre de Madagascar. Mes sources principales sont pour Madagascar les *Specimens of Malagasy Folk-Lore* compilés en langue malgache par le Révérend Dahle en 1877, repris par la suite dans les nombreuses éditions des *Anganon'ny Ntaolo* et aussi, cette fois en français, les trois petits volumes des *Contes de Madagascar*.

Ce que j'ai appelé le « cycle des Andriambahoaka » ou disons des souverains universels du milieu de la

Terre, est en fait une sorte de mosaïque ou *patchwork* réalisé à partir des fragments de ce qui sans aucun doute a constitué au départ un mythe cohérent de la souveraineté.

Ce « *patchwork* » est fait de récits fabuleux – *angano* – et de traditions – *tantara* – prétendument historiques quoiqu'aussi légendaires que les premiers. Ces mythes et récits merveilleux, s'ils nous sont parvenus sous une forme brisée, fragmentée, sont fondés à l'évidence sur une théorie précise de la souveraineté, d'une souveraineté divine venue du Ciel. Cette propension à comprendre les faits d'une certaine manière et dans un certain champ de pertinence, a été introduite d'Indonésie occidentale à Madagascar par les Raminia, ceci à la fin du XIII^e ou au début du XIV^e siècle. Très vite, les idées Raminia vont s'étendre à l'ensemble de Madagascar et, pour ce qui m'intéresse, atteindre les Hautes Terres où elles sont reprises par les dynasties Vazimba dont l'une d'elles va, à la fin du XV^e ou au début du XVI^e siècle, devenir sans rupture, en lignée utérine, la dynastie merina.

Les Raminia transportent avec eux toute une conception sivaïte de la souveraineté qui, je le répète, plus ou moins intégrée, reste voisine de celles qui prévalaient à cette époque dans les empires expansionnistes javanais. D'abord l'idée d'un Roi-Dieu, flanqué de son prêtre-brahmane qui devient à Madagascar un magicien, devin et astrologue, ensuite des règles techniques notamment des règles de successions passablement compliquées, à deux degrés, qui consacrent la prééminence mystique des princesses d'une lignée utérine réputée divine.

Ces conceptions sous-tendues par cette autre idée fondamentale de la supériorité du Centre (assimilé au Ciel) sur les points cardinaux, ont impulsé dans le royaume d'Imerina une politique de conquête de la périphérie qui, procédant sur quatre siècles par des pulsations d'avancées et de reculs s'est matérialisée par l'extension des rizières mordant toujours plus avant sur les étendues hostiles de forêts coupées de marais, antithèse de la civilisation.

Ces quelques indications ramassées demeurent pitoyablement à la

mesure de notre ignorance. Ceci dit, il reste ce fait que les représentations Raminia constituent sans aucun doute la première définition de la réalité, ce qui signifie que les nouveaux arrivants débarqués par la suite, seront obligés d'en tenir compte. Même les Kazimambo, zélés musulmans sunni qui s'installent dans la région orientale de la Matitana au début du XVI^e siècle selon Flacourt, porteurs d'idées politiques et juridiques et de traditions bantou des régions relevant de l'ancien royaume des Shona, ne peuvent les modifier que partiellement. S'il en avait été autrement ils auraient détruit la cohérence de l'image du Monde de leurs prédécesseurs, qui, même si nous continuons à mal l'appréhender, reste néanmoins impressionnante.

Je pense qu'il devrait être maintenant possible pour Madagascar, peut-être dans une première phase en procédant région par région, de reconstituer cette image du Monde Raminia ou d'origine Raminia. Les sources sont finalement nombreuses : outre les observations *in-situ* faites à partir du XVI^e siècle par les Portugais et les Français – aussi par les Hollandais mais nous ne disposons que de rares documents – au sujet des Raminia, de leurs institutions et de leurs pratiques dont on trouve par la suite aisément les prolongements dans les autres sociétés malgaches, cela quelquefois quasiment jusqu'à nos jours. Outre les données des manuscrits arabico-malgaches, nous disposons des littératures anciennes, toutes très fortement inspirées, souvent pratiquement pré-contraintes, par les trames, thèmes et motifs indonésiens associés aux Raminia.

Seul un travail examinant les rapports du macrocosme et du microcosme, mettant en relation les plans de l'univers, la place du souverain entre les Dieux et les hommes, la relation des uns et des autres avec les éléments, etc. permettrait de fournir des bases solides et par là plus d'efficacité aux études actuelles qui se multiplient sans être par suite de l'absence de ce soubassement commun, suffisamment cumulatives.

Pour l'instant, tout ce qu'il est possible de faire en partant de la structure intellectuelle fondamentale du Centre et des points cardinaux et

des deux plans de la Terre et de la Surnature que j'ai plusieurs fois décrits, c'est de voir comment, à partir des contraintes purement structurales de ce schéma, les théoriciens et littérateurs ont, après leur arrivée à Madagascar réintégré dans une synthèse spécifiquement malgache, des matériaux d'origine indonésienne et africaine, enfin de nouveaux matériaux élaborés localement. J'étends le qualifiant « indonésien » à l'ensemble de la presque île malaise et de l'Insulinde, jusqu'au sud des Philippines. L'apport indien évident passe par les deux directions d'Est au travers de l'Indonésie indianisée et d'Ouest par la côte d'Afrique et l'archipel comorien. Les apports arabes dont je ne parlerai pas dans ce travail arrivent par la côte africaine et l'aire de civilisation swahili-comorienne.

Univers et limites, les personnes du souverain et du prêtre devin.

Les récits merveilleux malgaches sont directement déterminés par les structures sur lesquelles ils sont construits autant que par les systèmes d'oppositions binaires et les classifications plus élaborées que ces mêmes structures supposent. Sans doute, comme dans les représentations indonésiennes, la structure fondamentale, véritablement cru-

ciale reste celle du Centre et des points cardinaux combinée à Madagascar en une seule unité avec celle des deux plans de la Terre et de la Surnature.

Je voudrais parler brièvement de ces deux niveaux, le premier confondu avec l'Univers, le second – seul aspect auquel je vais me tenir, avec la personne du souverain.

L'infiniment grand.

Si l'on considère la figure 1 comme l'image du cosmos, il apparaît que les deux plans de la Terre et de la Surnature sont séparés par une limite représentée par la ligne en pointillés horizontale (je discuterai dans un instant de la seconde).

Le plan de la Surnature est situé hors du temps et de l'espace et, pourrait-on dire faute d'un meilleur terme « indifférencié ». Cette absence de différenciation n'étant pas très opératoire, les récits malgaches résolvent le problème des rapports entre les deux plans de la Terre et de la Surnature en les situant exactement comme le font les récits indonésiens dans un rapport d'inversion. Mais, cela est important, ce rapport d'inversion n'est pas exactement réciproque dans la limite où l'inversion est, au départ, déterminée à partir de la Terre prise comme référence. Cela signifie que tout, dans le domaine de la Surnature, le plus souvent au Ciel, va se passer à l'inverse de la Terre : le blanc est noir, parler équivaut à se

taire, la méchanceté est finalement bénévolence, en bref, toute action produit l'inverse du résultat escompté. Ceci revient dans le domaine de l'espace, par la même logique d'une inversion des attributs, à cardinaliser le plan de la Surnature à l'envers de celui de la Terre en plaçant le Nord au Sud et l'Est à l'Ouest ce qui aboutit à cette conséquence inattendue de détruire à l'arrivée le principe d'indifférenciation posé au départ. Ceci étant, cette conséquence gênante pour la logique ne l'est aucunement sur le plan des scénarios et scripts des personnages qui faute de ce subterfuge seraient dans l'impossibilité d'agir au Ciel et – c'est un autre point – de faire ressortir la supériorité de l'intelligence humaine sur le déterminisme mécanique des Dieux.

L'indifférenciation temporelle tout aussi difficile à concrétiser est traduite dans les récits par l'immortalité des êtres de la Surnature et tout particulièrement des êtres du Ciel, une immortalité relative puisqu'ils peuvent sur Terre connaître temporairement la mort. Cette permanence et simultanéité des événements au Ciel autorise la clairvoyance des humains notamment des devins-astrologues et leur donne l'intelligence du futur.

La représentation mythique et religieuse malgache réduit à deux plans en confondant les mondes supérieur et inférieur dans un seul monde de la Surnature, les trois plans indiens puis indonésiens du Ciel, (monde supérieur), des Eaux (monde inférieur) et de la Terre (monde moyen ou intermédiaire). Cette réduction structurale n'affecte pas le contenu littéraire des récits dans la mesure où les êtres de la Surnature jouent toujours par rapport aux héros humains un rôle isomorphe, mais ceci en fonction de ce qu'ils sont, de leur nature propre avec toutes les caractéristiques dérivant de leur appartenance au monde du Ciel ou des Eaux, de leurs attributions et de leur style propre. En fait cette contraction correspond à celle du « mythe malais d'origine » étudié par J.J. Ras sorte d'ouverture de toutes les chroniques malaises et aussi de nombre de chroniques javanaises, avec l'histoire d'un jeune

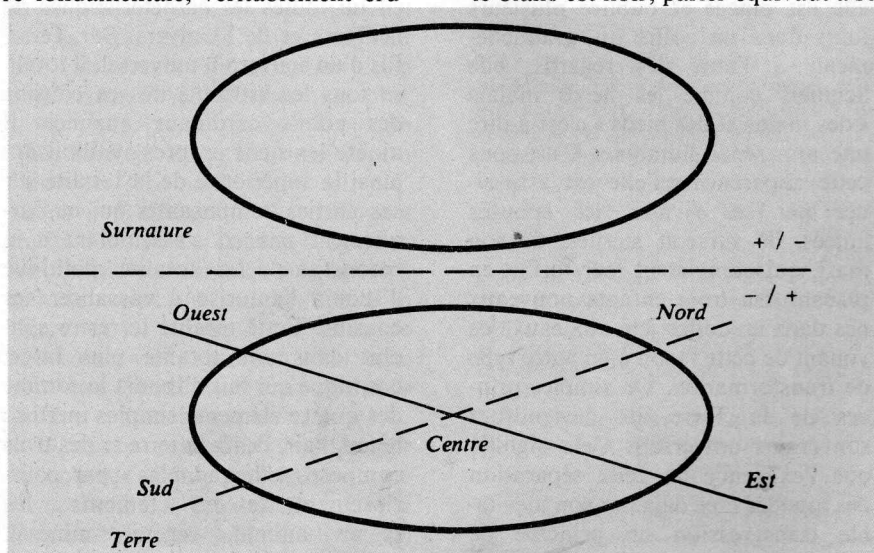


Figure 1 : le champ de l'Univers

Prince né du Ciel et des Eaux qui épouse une princesse de la Terre née d'un bambou :

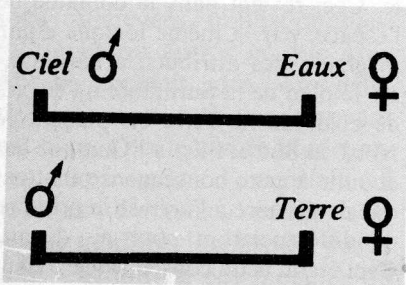


Figure 2 : Le mariage des trois mondes

Aux sources de la légende d'Andriani Bavirano : les mythes malais d'origine.

Cette ouverture des chroniques malaises, qu'il s'agisse des fameux *Sejarah Melayu* chronique de Sumatra et de la Péninsule malaise ou du *Hikayat Banjar* du Sud-Est du Bornéo indonésien (Kalimantan), se retrouve au début des *Tantara des Andriana*, l'Histoire des Rois du Centre de Madagascar où, de la même façon qu'en Insulinde, il modèle le début de la dynastie Vazimba d'Imerina qui deviendra plus tard, la dynastie merina.

Un tel détail suffirait en lui-même à établir le caractère malais ou indonésien du début des *Tantara ny Andriana*. Il est un point plus intéressant encore : les récits malgaches semblent la plupart du temps comme celui d'Andriambavirano à la fois Princesse de l'Eau ainsi que l'indique son nom, fille de Dieu donc du Ciel débiter au niveau 2 de la figure 2 lorsque la synthèse du Ciel et des Eaux est déjà accomplie.

Toujours sur le plan structural, la figure 1 peut à Madagascar et en Indonésie se réduire à un seul plan celui de la Terre avec, ainsi que l'a montré Stöhr pour l'Indonésie les quartiers fastes du Centre, du Nord et de l'Est opposés dans une contraction binaire aux quartiers dangereux et hostiles du Sud et de l'Ouest. A ce moment la ligne de démarcation et de passage entre les mondes va se situer sur l'emplacement des pointillés obliques. En dépit de la présence de ce type de réduction en Indonésie, je pense que la réduction malgache des deux plans à un seul plan

exprime aussi une africanisation de la structure indonésienne. Les quartiers Ouest et Sud sont en effet peuplés de monstres cannibales anthropomorphes : moitié d'être, hommes ou femmes « ayant des queues », ogres empruntés avec leurs attributs au bestiaire fantastique est-africain ainsi que l'attestent d'ailleurs très souvent leurs noms bantou incompréhensibles en malgache. Nous sommes loin du monde inférieur assimilé à celui des Eaux des mythologies indonésiennes indiansées, ici les deux éléments sont disjoints, il ne reste guère de trace des troublantes créatures malaises et javanaises du monde des Eaux et il semble bien que le qualifiant « inférieur » doit être compris dans son sens premier péjoratif et non plus dans le sens positionnel qu'il revêt dans la conception des trois mondes.

Toujours au niveau macrocosmique le franchissement de la limite représentée par la ligne pointillée horizontale produit des effets radicaux, qu'il s'agisse d'humains ou d'êtres de la Surnature. Le passage ne peut se réaliser que sur deux modes, celui de la mort ou celui des « descentes » ou *avatara* indiens impliquant des transformations profondes.

Les mythes malgaches utilisent l'un ou l'autre mode et parfois les deux. Je m'en tiens à la légende d'Andriambavirano dont je viens de parler, qui tombe du Ciel sous la forme d'une feuille verte odorante dans les Eaux d'un lac fabuleux ; recueillie comme un bien précieux elle est placée et oubliée plusieurs jours dans un coffre où, graduellement, à l'abri des regards, elle acquiert comme les héros malais « des mains et des pieds » c'est-à-dire une apparence humaine. C'est sous cette apparence qu'elle est assassinée par ses rivales, les épouses aînées, de surcroît stériles, de son mari, qui complètent leur forfait en plaçant ses trois enfants nouveaux nés dans un coffre jeté aux eaux, les vouant de cette façon à un autre type de transformation. De simples princes de la Terre, ils deviendront souverains universels. Cela signifie que l'existence de cette séparation des mondes crée déjà par son inévitable transgression un principe de causalité fondamental, structural,

que selon les intrigues et les caractères des personnages, les récits vont réaliser sur divers modes psychologiques ou politiques jouant de toute façon sur le ressort élémentaire de la jalousie ; nous avons toujours des épouses aînées stériles qui vouent à leur jeune rivale merveilleuse une haine mortelle ou de méchants aînés, de faux héros bien résolus à perdre leurs jeunes frères derniers nés en qui ils pressentent confusément les attributs de la souveraineté dont ils ne sont pas dotés, c'est-à-dire une origine différente, extra-humaine. Bien entendu, contre toute attente, les victimes triomphent « à la fin » – un autre concept fondamental de la littérature politique malgache.

L'infiniment petit.

A ce niveau, ne pouvant traiter ici du symbolisme cosmique de la résidence royale, voire de la simple maison malgache également orientée de manière immuable, je me limite à quelques réflexions sur la personne du souverain, véritable microcosme de l'univers dans le sens où il en totalise en lui toutes les propriétés et qualités c'est-à-dire les attributs et aussi dans le sens où ses moindres actes peuvent à tout moment prendre une dimension cosmique.

Ibonia, figure du souverain universel.

Si l'addition dont Andriambavirano est le produit, se situe au premier niveau de la figure 2, Ibonia réunit en lui toutes les caractéristiques de la Terre et de l'Univers. Sur Terre, fils d'un souverain universel, il totalise tous les attributs de ses cousins des points cardinaux auxquels il ajoute les siens propres symbolisant ainsi la supériorité de la totalité sur ses parties composantes qui ne parviennent pas en s'assemblant à la reconstituer. La totalité politique d'Ibonia l'autorise à vassaliser ses cousins. Cette totalité terrestre s'inscrit dans une totalité plus large, cosmique qui fait d'Ibonia la somme des quatre éléments simples inertes : le feu, l'air, l'eau, la terre et des trois composés « dégradables » par pourrissement de ces éléments : les règnes animal, végétal, minéral. « Etre de Puissance » Ibonia est né



Esclaves puisant de l'eau.

d'un talisman, une sauterelle devenue fœtus après avoir pénétré par la tête dans le corps de sa mère. Cette sauterelle a été saisie dans le bourgeon terminal d'un arbre avant d'être arrachée du sein d'un rocher. Pendant les dix ans que dure sa grossesse la mère d'Ibonia ne se nourrit que de Vent. Pareil à Indra le Dieu de la souveraineté de l'Inde et aussi, ce qui n'est pas indifférent, à Bouddha, Ibonia naît « par césarienne » au travers du ventre de sa mère, refusant comme les Princesses malaises et javanaises le passage par la voie normale, jugée répugnante. Il tue sa mère, tourne immédiatement son visage vers l'Est direction de la souveraineté religieuse, la plus importante, et se baigne dans un bain de Feu. Plus tard, lors de son initiation sous la direction du prêtre-devin Ranakombe, il se plongera au fond des Eaux. Tout au long de sa vie, Ibonia proclame qu'il ne laissera pas le corps de son épouse à la Terre, et lui-même, sur le point de retourner vers son lieu d'origine, affirme qu'il ne sera enterré que pour croître et non pas pour pourrir.

Dans ces actions Ibonia passe par des phases alternées d'exaltation où il déclame sa puissance, brise la Terre de son talon, le Ciel de son regard, incendie les forêts, assèche

les fleuves et flétrit les plantations. Fort heureusement de tels moments sont exceptionnels et Ibonia revient pour de plus longues périodes au quotidien. A l'instant où il s'identifie à l'Univers, provoquant le chaos que je viens de décrire, les autres protagonistes du récit dont Raivato son adversaire juré, perçoivent en un éclair le passé, le présent et l'avenir dans la même illumination d'intelligence de leur propre destin. Cet état d'extra-lucidité auquel j'ai déjà fait allusion, ne dure que la fraction d'un

« A propos de Krsna avatara de Visnu, W.G. Archer a su exprimer ce même phénomène de dédoublement ou d'action alternativement « en qualité divine ou cosmique » et en qualité « humaine » :

« Krsna est Dieu, cependant il est aussi homme. Etant homme, c'est normalement en tant qu'homme qu'il est considéré. Cependant, de loin en loin, des individus particuliers pressentent en lui sa nature divine et, dès lors il cesse d'être un homme pour être Dieu » (Archer : 65, ma traduction) et l'auteur poursuit, dans des termes qui conviennent parfaitement aux situations malgaches :

« Toutefois, même ceux qui le voient en tant que Dieu, ne le voient ainsi que pour de brèves périodes de temps et de là il s'ensuit cette situation dans laquelle Krsna est un moment honoré comme Dieu, pour un moment plus tard être traité comme un homme » (ibid.)

instant et immédiatement les choses rentrent dans l'ordre, le fil de l'intrigue est renoué. *

Il est clair que ce double statut humain et cosmique, avec tous les dangers que le second entraîne n'est pas aisé à assumer. A ce niveau d'une conscience, la séparation des mondes ne peut jouer de la même manière qu'elle joue au niveau universel de la figure 1 et cela explique déjà la nécessité auprès du souverain-Dieu ou du souverain cosmique, de la présence d'un prêtre, c'est-à-dire à Madagascar de cet astrologue-devin dont j'ai parlé, toujours appelé Ranakombe, qui, par la barrière de ses rituels canalise la force brute du souverain et, ainsi le chaos résultant de l'irruption du cosmos dans le monde et dans la société réglés. Ceci est sans doute sa première fonction. La seconde va lui permettre par la connaissance de la divination par graines ou sable siki-ly, d'accéder ainsi que le suggère le sens de la racine arabe de ce terme, à une connaissance totale, instantanée, reproduisant techniquement cet état de clairvoyance dont j'ai parlé, qu'Ibonia provoque accidentellement par intermittence.

La création de personnages par « dissociation » d'attributs : les êtres du ciel et les Andriana.

La détermination structurale des personnages d'Ibonia souverain-cosmique et de Ranakombe, le prêtre-brahmane mode malgache, pose la question de la détermination des autres protagonistes qui apparaît en quelque sorte triple dans le sens où ils sont déterminés :

- par le champ structural de la figure 1 et l'existence de la ligne de démarcation des mondes,

- par les critères universels définis par V. Propp : la répartition des compétences entre sept personnages types : (le héros, le donateur, l'agresseur, la Princesse, etc.), leurs attributs, sphères, modes et styles d'action,

- enfin, par ce qu'on appelle actuellement leurs « racines » : leurs lointaines origines ou appartenances

indienne, malayo-javanaise, africaine bantou ou swahili, etc.

Je renvoie pour le point deux aux chapitres 6, 7, 8 de l'ouvrage classique de V. Propp, réserve le point 3 des déterminations culturelles au prochain développement et traite pour l'instant du point 1 des déterminations structurales de personnages qui, dans la mesure où ils cumulent des attributs relevant des différents plans ou quartiers de l'univers et par là de différentes catégories d'un même système de classification symbolique sont tous des médiateurs. Il me suffit de faire remarquer que la rigidité de la structure de la figure 1 et des classifications symboliques auxquelles elle sert de principe organisateur rend nécessaire la présence de médiateurs seuls capables d'en transgresser les limites et, par là, d'introduire le mouvement et la vie dans un univers qui, autrement, serait condamné à une immobilité complète peu discernable de la mort.

Les personnages médiateurs

Il est possible de partir de cette idée de médiateur qui va nous permettre de comprendre la structure des personnalités et par là nous donner l'intelligence de ce phénomène de dissociation qui en marque à la fois l'identité et la dissemblance. Je commence à discuter des protagonistes des récits avant de parler un peu plus longuement des êtres du Ciel et des princes et princesses *andriana* qui en procèdent.

L'idée de médiateur supposant la réunion dans une même personne d'attributs qui eussent normalement dû demeurer séparés implique celle d'ambiguïté mais ce, à des degrés différents. Dans le cas d'Ibonia, et des souverains universels l'ambiguïté est maximale : au contraire chez les autres protagonistes elle va être plus limitée jouant pour les attributs psychologiques sur deux registres, celui de la Terre et celui de la Surnature (le Ciel, les Eaux ou encore le mode inférieur conçu à la manière bantou) et, pour les attributs et caractères extérieurs, l'aspect – sur une combinaison humanité et l'un ou l'autre des trois éléments composés des règnes animal, végétal, minéral, et qui donne ces êtres étranges mi-humains mi-animaux,

végétaux ou minéraux. Nous avons, de cette façon, des Princesses génisses, filles de génisses ou elles-mêmes génisses, des Vertes-en-Forêt, qui prennent cette couleur de jeunes pousses de fougères après leur mort mais plus nettement des héros derniers-nés, mi-hommes mi-arbres. Il s'agit dans tous ces exemples d'êtres bénéfiques. Tel n'est pas le cas d'autres personnages mi-humains mi-minéraux tels ces êtres néfastes généralement vieilles femmes vivant dans des grottes ou tel Raivato – « l'homme Pierre ou Rocher » antithèse d'Ibonia. Il reste encore toute la galerie de monstres cannibales sortis des forêts africaines qui cachent leurs queues pour ne pas être découverts. Je regrette de ne pouvoir m'étendre davantage sur ces procédés de fabrication d'êtres inattendus et renvoie aux récits originaux.

Je pense que l'étrange nature et apparence des personnages relève du phénomène des *avatara* qui, lors du franchissement de la limite du monde provoquerait le dédoublement d'un être ou d'une entité préexistante au Ciel (ou dans la Surnature) en tant qu'essence et non pas forme, les formes existentielles n'existant que sur la Terre qui est pour les Malgaches « le lieu du retour perpétuel des formes » ou, exceptionnellement que pour les yeux des héros humains par extraordinaire montés vivants au Ciel.

Les constatations précédentes permettent d'avancer d'un pas de plus en se demandant si Rai/vato « puissance (lit. père) pierre/rocher » antithèse de Rai/lanitra « Puissance (du) Ciel », le Dieu de nombreux récits, ne serait pas le doublet, un doublet négatif ou négativisé d'Ibonia, c'est-à-dire par implication son frère aîné. Cela expliquerait de nombreux détails du mythe majeur de l'ancienne littérature malgache et cela, tout naturellement, m'amène au dernier point la différenciation d'êtres au départ asexués. C'est précisément là que l'inspiration du verset 36 de la Sourate XXXVI du Coran dont on trouve la trace dans toutes les littératures musulmanes prend toute sa valeur avec cette notion fondamentale d'un « Dieu « créateur des paires », idée qui annonce directe-

ment l'idée malgache de « paire » ou de « vis-à-vis ». A l'évidence et cela est la clé de compréhension de tous les récits des *angano* et des *tantara*, les héros et héroïnes ne constituent qu'une seule entité. L'enlèvement de l'épouse d'Ibonia par Raivato n'est autre que celle de Sità par Ravana l'archi-rival de Ràma. Un tel acte provoquant une véritable dissociation constitue le point de départ et le ressort dramatique de tout le mythe qui, dès lors, ne peut guère que reproduire la trame universelle du *Rāmāyana* ou celle plus « romantique » en apparence de *Majnun* et *Layla* avec évidemment toutes les implications mystiques de ce genre de récit qui n'est en fait qu'un récit d'initiation retraçant l'itinéraire spirituel des héros qui, retrouvant leurs Princesses retrouvent leur double dans le Ciel, leur nature parfaite. J'ai développé ailleurs ces premières idées.

Pour terminer avec ce héros, si l'on tient compte de ce qui a été dit plus haut, nous aurions une double dissociation, l'une manichéenne en les deux personnes du mauvais « aîné » et du « bon » cadet, l'autre sexuelle en deux moitiés l'une masculine, l'autre féminine.

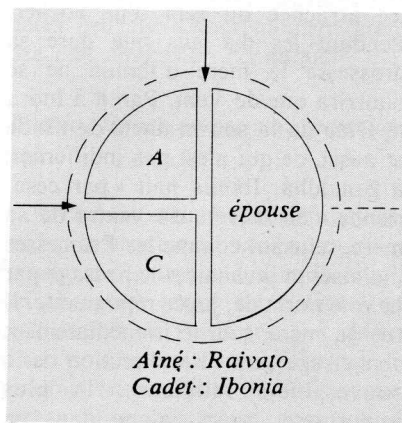


Figure 3 : Une hypothèse sur la fabrication du héros culturel Ibonia

Les êtres de lumière.

Ibonia me ramène aux souverains-cosmiques ou universels et par là aux Êtres du Ciel auxquels ils participent de par leur nature. Je voudrais brièvement dire un mot de l'essence de Lumière de ces êtres avant de discuter de leurs attributs et de leur destin face à ces nécessités

humaines que sont la nourriture et la sexualité.

Je fais ici une distinction entre « essence » et « attributs » la première qualité étant plus fondamentale que les secondes. Les habitants du Ciel et les *Andriana* sont, à l'égal des anges, des êtres de Lumière, au point que lorsqu'ils ne veulent pas être reconnus, ils doivent dissimuler leur brillance sous de la suie, du charbon ou... des dépouilles de vieillards. Cette essence de Lumière apparaît dans le nom des Princes et Princesses universels par exemple *Ra/noro*, la « lumineuse » et *Andrianoro* « le Prince de Lumière » à partir de ce qualificatif arabe *noro* : *nūr*. Mais précisément cette signification arabe est oubliée et aujourd'hui le qualificatif *noro* est inséparable de l'idée d'une perfection heureuse, de la joie de cette perfection elle-même inséparable de la circoncision dont *Ranoro* est par ailleurs le symbole. Dans tous les chants et rituels de circoncision le qualificatif *noro* se trouve associé à deux autres qualificatifs, celui de *masi* : sacré, efficace, celui de *soa* : parfait, bénéfique, pleinement satisfaisant que l'on retrouve dans les noms développés d'*Ibonia* et de son épouse : *Ibonia/masi/bonia/manoro* et *Iampela/soa/mananoro*. Un concept par conséquent exprimé sur le mode musulman de la circoncision qui fait de ces Princes des Princes circoncis, des Princes musulmans. Il n'est pas indifférent que l'ancêtre éponyme des *Raminia*, *Ramini* soit d'après leur chronique le gendre du Prophète, époux de *Fatima* et, par conséquent *Alī ibn Abī Tālib*, le quatrième Calife « droitement guidé » et surtout le premier imām, détenteur de l'interprétation ésotérique du Livre Saint. Il est clair que la lignée des *Andriambahaka*, des Princes Universels malgaches est conçue à l'image de la lignée des imām chiites par lesquels se transmet la lumière divine. Ceci avec une modification d'importance qui, conformément aux idées indonésiennes sur la filiation mystique fait de la lignée patrilinéaire des imām, une lignée strictement utérine par une sorte de projection de *Fatima* (ou souvenons-nous en de *Nyai Roro Kidul*) dans la personne de ses descendantes avec lesquelles elle est soit confondue, soit identifiée.

Les êtres du Ciel et les *Andriana* autre leur essence de Lumière sont caractérisés par la possession d'attributs qui découlent de ce que j'ai appelé ce principe d'indifférenciation au temps et à l'espace et s'expriment :

- par leur complète similitude, leur identité,
- par leur permanence qui les place à l'abri des atteintes d'un temps qui pour eux n'existe pas.

Les apparences des êtres du Ciel lorsqu'ils en prennent une aux yeux des humains sont absolument semblables, caractérisées par une jeunesse, une grâce, une beauté incomparable, celles de l'adolescence, des Dieux de quinze ans des mythologies de l'Inde. Lorsque sur la Terre il leur arrive de mourir, au moins provisoirement puisque, précisément ils s'y trouvent, leurs corps restent incorruptibles, ils meurent comme les Saints européens en « odeur de sainteté » signe qui ne trompe pas puisque l'exhalation d'une odeur délicieuse, d'un parfum, dénote immédiatement le caractère céleste ou divin. Dieu n'est-il pas *Andria/manitra* (lit. : « le Seigneur parfumé » ?)

Cette incorruptibilité physique est donc l'un des attributs des Princes et Princesses royaux, ce qui signifie que la lèpre ou tout autre affection détruisant l'intégrité physique par un pourrissement d'avant la mort est la preuve évidente que les prétendus Princesses ou Princes qui en sont atteints n'en sont pas. A cet égard j'ai montré dans mon dernier ouvrage sous-pressé le stupéfiant parallélisme des textes malgaches et malais qui, après des siècles d'évolution séparée, ne continuent pas moins à paraître calqués les uns sur les autres.

Il reste à dire un mot de la nourriture et de la sexualité. Etres de Lumière, les habitants du Ciel et les *Andriana* n'ont pas de besoins physiques. Un récit « historique » des *Tantara*, les contes merveilleux de la Princesse d'Argent ou d'*Ifantema* – *Fatima* – insistent sur le thème du refus ou de l'usage très modéré de la nourriture comme signe d'une appartenance suprahumaine et par là d'une qualification à la souveraineté universelle, soit directement, soit

implicitement par le mariage avec ces Princesses qui en sont l'incarnation. Plusieurs textes swahili développent l'idée qu'Adam et Eve furent chassés du Paradis pour l'avoir irrémédiablement souillé après l'absorption de la nourriture interdite. Les philosophes mystiques de l'Islam considèrent le monde de la création – le nôtre – comme celui de la genèse et de la reproduction, donc de la mort car qui donne la vie, connaît la mort. Depuis le Maroc, jusqu'aux Philippines, la littérature musulmane édifiante amplifie à l'environ ce thème. Pas plus à Madagascar qu'ailleurs les héroïnes qui connaissent la sexualité, donc la maternité, ne peuvent plus échapper à l'accomplissement de tous les destins humains.

Le corollaire de cette affirmation est évident : la naissance d'êtres exceptionnels, suprahumains ne peut se produire que miraculeusement, hors de la sexualité, d'où toutes les naissances unilatérales des héros et héroïnes des récits. Ainsi *Ibonia* naît par « césarienne », certaines *Vertes-en-Forêt* d'un œuf, d'autres on ne sait comment mais de leur mère seule sans l'intervention d'un homme, d'autres encore d'un abcès à la jambe de leur père ou de leur mère, parfois de leur époux, c'est bien ainsi qu'est apparue *Ra/hauva* – « La Vie », l'Eve malgache sortie du molet d'Adam.

Les thèmes et la trame des récits. L'irrédentisme culturel des personnages.

Il reste à aborder sous forme d'une première esquisse la construction culturellement malgache des récits relevant du cycle des souverains universels. Cette construction qui ne peut opérer que sous les contraintes évoquées consiste à mettre en acte des thèmes indonésiens sur une trame elle aussi caractéristiquement indonésienne. C'est dans cette construction littéraire que les déterminants culturels des personnages, de leurs sphères, modes et styles d'actions retrouvent toute leur pertinence.

Ces thèmes sont au nombre de trois dans les littératures de Mada-

gascar comme dans celles d'Insulinde et ont été énumérés par Stöhr :

- la guerre des mondes,
- le mariage du Ciel et de la Terre,
- l'apparition des plantes cultivées.

Il est clair que ces thèmes supposent déjà la structure de la figure 1 dont ils sont l'un des moyens de réalisation. Pour mon propos le premier est peu intéressant, il ne survit guère que dans des contes étiologiques qui expliquent l'origine des montagnes ou des vallées ou, encore, des étoiles : pierres lancées contre le Ciel. Il n'est pourtant pas exclu que l'on puisse le retrouver sous des formes anthropomorphisées dans certains récits. En revanche, les thèmes deux et trois, toujours anthropomorphisés sont fondamentaux. Le deuxième peut être traité sur un mode masculin ou féminin. Le mode masculin est le plus fréquent avec un Prince de la Terre épousant soit une fille de Dieu, soit une Verte-en-Forêt ; soit une Princesse Universelle de type Fatima, ce qui dans une même trajectoire de récit va produire des effets différents. Le troisième thème de l'apparition des plantes cultivées est tout aussi important. Comme déjà signalé, le riz, plante et nourriture divine, est introduit sur la Terre soit qu'il soit dérobé à Dieu par l'une de ses filles, qui devra encore par la suite se procurer le talisman protégeant les récoltes contre la grêle, soit, nous l'avons vu, de son corps par métamorphose, thème extrêmement répandu dans l'ensemble de l'aire malayo-polynésienne.

Ces thèmes sont utilisés sur une trame unique, toujours la même pour le cycle étudié :

Au terme d'épreuves difficiles, et grâce au concours d'un auxiliaire magique, souvent Ranakombe, un Prince obient une épouse exceptionnelle. Ce mariage provoque la jalousie des reines aînées stériles – la pire des malédictions –

- Profitant d'une absence du Prince, les reines aînées se débarrassent des enfants nouveaux nés de leur rivale qu'ils abandonnent dans un coffre au fil des Eaux et de cette dernière qu'elles chassent ou assassinent.

- Le Prince revient, découvre la vérité, punit les reines aînées, la

dernière épouse devient son épouse unique, fusse à titre posthume et son fils devient son successeur.

Très simple, la trame est celle du passage de la polygamie stérile à la monogamie fertile. Les deuxième et troisième parties se calquent sur le conte des Mille et une Nuits des « deux sœurs jalouses de leur cadette » que Cosquin considérait à juste titre comme un conte indien et qui correspond au n° 707 de la classification d'Aarne et Thompson.

A son tour cette trame peut être réalisée sur le mode féminin comme dans les récits de la Princesse d'Argent ou de Fatima : Une princesse exigeante impose à ses prétendants des épreuves difficiles, le destin ayant désigné son époux, elle chasse ses rivales et les transforme en... chats. Il s'agit d'un svayamvara au sens exact et étymologique du terme.

Le noyau du message est simple : le souverain n'a pas de famille ; ses plus proches parents sont ses pires ennemis ; son meilleur allié est son épouse, mère de son fils en tant qu'héritier qui lui succèdera. Cette épouse unique, j'ai déjà indiqué pourquoi « promise », ne peut être épousée qu'en mariage monogame ce que l'ancien droit royal merina confirmait en stipulant que les Princesses royales ne pouvaient être épousées que de cette façon, qu'il était interdit de leur donner des rivales. Ces deux concepts de co-épouse et de rivale sont d'ailleurs en malgache (comme en sanskrit) désignés par un seul terme. Dans les récits la logique structurale du passage de la polygamie à la monogamie, ne fait qu'exprimer la même chose avec, en plus, cette nécessité toujours structurale d'éliminer d'une manière ou d'une autre les co-épouses aînées. Fort heureusement celles-ci par leur jalousie et leur forfait se font les artisanes de leur propre malheur.

Cette question du mariage monogame avec un conjoint « identique » doit être reprise sur le mode masculin avec les exemples d'Ibonia et d'Andrianoro et, sur le mode féminin, avec ceux de la Princesse d'Argent ou d'Ifantema, la Fâtima malgache ce qui va opérer un changement de perspective et éclairer les données sous leur vrai jour.



Danse mami

L'épouse des héros n'étant que leur alter-Ego de mode féminin, lorsqu'Ibonia ou Andrianoro refusent avec une énergie insultante le mariage avec leurs cousines des points cardinaux, ils ne peuvent agir différemment, car, dans le cadre de la structure fermée du Centre et des points cardinaux et de l'idée indonésienne que les preneurs de femmes – les gendres – sont inférieurs aux donneurs de femmes – les beaux-parents – épouser leurs cousines reviendrait à reconnaître la supériorité de la périphérie sur le Centre, sur un Centre d'ailleurs assimilé par la mythologie javanaise au Ciel ce qui est évidemment une absurdité. Il ne leur reste donc effectivement qu'à sortir du plan de la Terre ce qui ne leur laisse comme possibilité que de prendre une épouse au Ciel ou dans la Surnature. Je ne connais qu'un cas de mariage avec une Princesse-du-dessous-de-la-Terre qui demeure une exception.

Le mariage avec une Princesse de la Surnature et notamment du Ciel signifie aussi que, par leur prétention démesurée, les jeunes Princes de la



monnaie sakalave.

Les princesses universelles.

Ces héroïnes qu'il s'agisse de la Princesse d'Argent ou de Fatima ou encore de la mère ou de la cousine de l'Est d'Ibonia, sont de véritables héros masculins, en fait nous l'avons vu avec l'ancien droit royal d'Imerina, elles sont considérées comme des hommes au point d'être « preneuses de leur conjoint ». Sur ce registre, les récits sont sans équivoque, marquant parfaitement la prééminence de ces Princesses toujours de rang supérieur à celui de leurs époux, de leurs frères ou de leurs fils. Cela me ramène au début de l'article et aux considérations sur le système de succession en lignée utérine. J'ai fait allusion à plusieurs reprises à la notion d'avatara inséparable d'une conception vishnouïte de l'hindouïsme. Or, à l'évidence, les conceptions hindouistes aussi bien politiques que religieuses dont on découvre la trace dans l'ancienne littérature malgache, se situent résolument sur le versant Sivaïte de l'hindouïsme. A preuve précisément le fait que les héros malgaches n'interviennent pas par l'intermédiaire de leurs avatars mais bien par celui de leurs épouses, ces héroïnes-guerriers qui sont bien leurs champions, la personnification de leur puissance, en un mot leur *sakti*. Il y a là, je l'ai dit, la trace des conceptions qui prévalaient à Java depuis le début du XII^e siècle jusqu'à la seconde islamisation cette fois sunni de la fin du XV^e. Ces croyances développent un syncrétisme d'hindouïsme sivaïte et d'un bouddhisme fortement pénétré d'éléments tantriques qui, eux aussi, exaltent le concept de *sakti*.

La dominance des représentations indonésiennes.

Il reste pour terminer à dire très brièvement un mot de ce phénomène de dominance dans les représentations malgaches des Hautes Terres, des structures, thèmes, motifs, trame des récits, profils des personnages etc. d'origine indonésienne, dominante tenant au fait que c'est sur ces éléments, en fonction de leurs con-

traintes propres que s'est lentement édifiée une construction de la réalité devenue graduellement spécifiquement malgache. Ceci au point où une deuxième trame de mythe de la souveraineté, celle là africaine, très productive en Afrique orientale et australe autant que sur toute la côte swahili et aux Comores, si elle pénètre effectivement sur les côtes malgaches n'a que très peu de prise sur les plateaux. Cette trame ou des parties de cette trame analysée en quatre points par Alice Werner :

- une population est avalée par un monstre,
- une femme s'échappe et donne naissance à un fils,
- ce fils tue le monstre et libère le peuple.
- le peuple en fait son chef.

est utilisé dans quelques récits du cycle des souverains universels notamment dans le mythe d'Ibonia mais purement à titre de motif, en perdant toute vertu générative. De plus, alors que dans la tradition africaine, le monstre apparaît comme une créature néfaste, maléfique, son rôle est tenu à Madagascar par le serpent à sept têtes, incarnation des souverains défunts et dès lors garant de la loi morale. Il en résulte que les conteurs malgaches sont contraints pour expliquer son intervention de forger en préambule toute une séquence expliquant la faute du souverain ou du parent indigne qui par son imprudence criminelle ou sa forfaiture ou sa noirceur d'âme a motivé l'intervention du serpent justicier.

En revanche, dans les provinces orientales de Madagascar, notamment dans la littérature du pays Tanala étudiée par Beaujard, la trame du mythe reste opérante et les récits conservent bien davantage leur facture africaine, ceci avec une intéressante modification : alors que les conteurs africains font miraculeusement naître leurs héros d'un abcès de la jambe de leur père ou de leur mère, les conteurs malgaches après une naissance normale se trouvent fort embarrassés avec ce détail de l'abcès qu'ils perçoivent crucial mais dont ils ne semblent plus savoir que faire. Par conséquent, ils vont pour le conserver, dissocier les fonctions de génitrice et d'informatrice de la mère et, dans l'écart artificiel ainsi créé entre la naissance et la

Terre entendent bien faire valoir leurs droits à un statut quasi-divin. Dans un domaine où tout est régi et voulu par Dieu, les épreuves ne sont finalement, comme toutes les épreuves du cycle des Andriambahoka, qu'une série d'ordalies rangées en deux groupes d'épreuves de difficulté croissante, et, leur triomphe apporte la preuve que leur prétention folle au départ était en réalité fondée. Dès le début, ils avaient eu l'intuition que, Princes de la Terre, ils n'en possédaient pas moins des attributs qui les rapprochaient déjà du monde du Ciel. Je suis revenu à l'idée de médiateur.

Il est à peine nécessaire de souligner cette idée que, dans le même temps qu'ils refusent le mariage endogame au profit du mariage le plus exogame possible, les jeunes Princes contractent en fait, contre toutes les apparences, l'union la plus rapprochée qu'il soit possible de concevoir, en fait une union incestueuse avec le conjoint le plus proche d'eux qui biologiquement ou symboliquement ne peut être que leur propre sœur.

crevaisson de l'abcès, introduire une séquence expliquant sa dissimulation ou son mensonge. Ce n'est qu'au moment où ses fils crèveront l'abcès que, sous l'effet de la douleur, elle leur révélera le secret de l'existence du monstre. Cette modification de la trame africaine fait ressortir l'importance attachée à la fonction d'informatrice au point qu'il existe des versions malgaches et comoriennes qui omettent complètement la fonction de génitrice en confiant à une quelconque vieille femme le soin de fournir l'information qui mettra la héros en chemin.

Un autre thème africain est celui du faux ou de la fausse fiancée, et sur ce registre féminin de ce que N. Gueunier a appelé « la Princesse-esclave ». L'utilisation de ce thème témoigne par rapport aux conceptions d'inspiration indonésienne des récits des Princesses Universelles, d'un intéressant glissement. On comprend que les mariages par concours que la Princesse d'Argent ou Fatima imposent à leurs prétendants, ne visent qu'à découvrir parmi eux, celui qui leur est destiné. Dès l'instant où cette raison essentielle est oubliée, la conduite des Princesses est susceptible d'être attribuée à leur orgueil ou à leur prétention et, cette interprétation s'accorde avec la compréhension africaine de ces histoires de jeunes filles arrogantes, qui, par vanité gratuite, dédaignent les partis honnêtes qui s'offrent à elles pour se laisser séduire par la prestance de beaux étrangers qui sont en réalité des monstres cannibales, des êtres-à-queue ou des morts sortis de leur sépulture et ayant temporairement pris une apparence humaine. Les malheureuses seront sauvées in-extrémis par un jeune frère dernier-né astucieux.

Les récits de Princesses-esclaves se relient au précédent : dans ce cas, à l'occasion d'un déplacement, une esclave se saisit des vêtements et parures de sa maîtresse et, inversant les rôles se fait passer pour elle auprès d'un jeune prétendant. Après maintes péripéties, une ordalie accidentelle fait découvrir la vérité, quelquefois l'esclave assise entre les cornes d'un taureau (ce qui constitue dans plusieurs parties de l'île un rite de circoncision) est instantanément tué, ce qui ne tient pas au hasard lorsqu'on sait que le taureau est sans

doute le symbole le plus productif de la souveraineté tant à Madagascar qu'en Indonésie. Dans un long récit des **Angano**, l'esclave est en même temps un être-à-queue, qui découverte est mise à mort.

Je l'ai déjà rappelé, ces êtres monstrueux maléfiques sont originaires des quartiers Ouest et Sud de la Terre. Par bonheur pour les humains, s'ils sont puissants, ils sont bêtes et bornés ; ce détail est important dans la mesure où il marque la supériorité que les hommes par leur intelligence – une intelligence trop souvent confondue avec la ruse – ont sur toutes les créatures de la Surnature, non seulement sur les monstres mais également sur les Dieux dont, pareillement, la conduite mécanique est toujours parfaitement prévisible, ce qui permet aux premiers d'en triompher, alors qu'à l'inverse l'imprévisible demeure leur caractéristique fondamentale.

Pour conclure

Une conclusion ne s'impose pas. Cet article propose quelques réflexions qui, je pense en font immédiatement surgir d'autres. J'ai volontairement évité de renvoyer à chaque instant aux sources malgaches ou indonésiennes et pas davantage aux ouvrages théoriques généraux ou spécialisés. Une bibliographie plus complète se trouvera dans les bibliographies des articles et ouvrages que j'indique ci-après. A nouveau, l'absence d'une étude informée du mythe d'Ibonia, le héros culturel malgache par excellence qui renvoie aux Zatovo de l'Ouest et du Sud, est gênante, et il est vain en son absence de prétendre à une compréhension satisfaisante non seulement du cycle littéraire des souverains universels, mais encore de l'ensemble de la théorie malgache de la souveraineté et du pouvoir dont, bien des aspects, je le pense, doivent continuer à être pertinents de nos jours.

Paul Ottino

Professeur à l'Université
de la Réunion

** Je remercie Michel Carayol de s'être donné la peine de relire ce texte et de l'améliorer.*

L'Océan Indien



La Réunion appartient aux archipels du sucre et de l'esclavage. Dans les îles créoles des Mascareignes, comme dans celles des petites Antilles, l'étendue marine étreint de courtes terres. L'espace de quelques siècles, les continents sont venus y déferler. L'odeur du soleil sur la mer, la splendeur des bleus et des violets mordant le rouge des volcans et l'ocre des sables, mordant la submersion verte des cannes, des bananiers, des savanes, tout alimente le rêve. « Ile tropicale. Espace fabuleux, espace fabulé », images et senteurs somptueuses ramènent au Paradis perdu, carton-pâte des familiers des clubs de vacances, poignante utopie des premiers navigateurs.